

Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI

Yvon Rivard

Volume 22, numéro 5 (131), septembre–octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1980). Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI. *Liberté*, 22(5), 17–22.

Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI

YVON RIVARD

Je sais très bien qu'un raisonnement qui confond le développement d'une nation et celui d'un individu abuse de l'analogie et risque de s'enliser dans une perception illusoire de la réalité. J'ai aussi entendu parler de certains dangers de l'Etat-nation, du tribalisme inhérent au nationalisme québécois, ainsi que de ses injustifiables lacunes théoriques. J'avoue donc tout de suite que ma réflexion ne vise à aucune pureté conceptuelle et qu'elle se nourrit de moins en moins de nuances. Cependant j'écris en toute quiétude, assuré que le Québec ne manque pas de professeurs (avec ou sans diplôme) fraîchement promus au rang d'intellectuels (de gauche, de droite, d'à côté, d'en dessous, d'au-dessus...) qui se chargeront de me corriger à la lumière d'un savoir que je respecte mais dont je n'ai que faire. Ce que cette note préliminaire entend dénoncer, c'est ce terrorisme (gauche, adroit, latéral, transcendant, subliminal...) dont sont victimes tous ceux qui osent exprimer leur conviction indépendantiste : attention au messianisme, à l'utopie, au totalitarisme, à la régression, au racisme, à la folklorisation, etc. Et toute cette généreuse pédagogie (en tout Québécois un Huron sommeille) est l'oeuvre non seulement des tenants du NON mais aussi de leurs adversaires : bien sûr, nous sommes pour l'indépendance du Québec mais à certaines conditions. Suit la liste de toutes les hérésies culturelles, politiques, sociales, économiques dont l'indépendance devrait se garder si elle veut recevoir la note requise pour avoir droit d'existence. Ceci me rappelle une

rencontre où poètes et critiques (ils font aussi maintenant de la poésie, comme quoi il est toujours pratique d'avoir son propre laboratoire à la maison) discutaient du sort de la poésie. Les premiers qui essayaient, le plus souvent maladroitement, de définir leur expérience ou leur vision de la poésie se voyaient invariablement démolis par les seconds au nom de l'orthodoxie de telle grande école ou de telle maternelle de quartier. Et moi qui croyais naïvement que l'écart tendait à diminuer entre les uns et les autres, j'ai dû une fois de plus me rendre à l'évidence : quand on sait une chose on la fait, quand on ne la sait pas on l'enseigne. Ainsi en est-il de l'indépendance. Celui qui la craint ratiocine, celui qui la veut la fait. « Au commencement était l'action » (Goethe).

*

Pourquoi ne pas changer de cible, me direz-vous, et épargner au moins les OUI ? L'autopsie des NON, d'autres la feront à ma place et mieux que moi. Ce sont les OUI qui m'intéressent, car c'est d'abord dans le camp des perdants qu'il faut chercher les causes de la défaite. Or la principale cause me semble précisément, excusez la lapalissade, la faiblesse du OUI prononcé le 20 mai dernier, faiblesse qui s'est manifestée et qui continue de le faire, chez les intellectuels notamment, par cette peur dont je parlais précédemment et qui malgré ses airs de femme savante n'en rejoint pas moins celle des Yvette. Je ne vois aucune différence entre le fait de « tenir à ses Rocheuses » et celui de « tenir à ses idées » : l'intellect et l'instinct font bon ménage lorsqu'il s'agit de défendre l'ordre qui les met l'un et l'autre à l'abri de l'inconnu. D'une part, on entend : « il faut repenser le nationalisme » et de l'autre : « j'y suis, j'y reste ». Dans les deux cas, on retarde le plus longtemps possible cet instant où il nous faudra vivre en dehors de toute image, que ce soit celle, inquiète, d'un pays sans cesse à formuler, ou celle, rassurante, d'un pays déjà existant. On a parlé du « oui mais » pendant la campagne référendaire, le résultat indique que c'était un « oui mou ». Mon hypothèse est toute simple : le NON est la face cachée du OUI, son intime et inavouable faiblesse. Allons jusqu'au bout : le visage hideux de Ryan et l'intelligence stérile de

Trudeau sont les reflets de notre propre peur. Les *post-mortem* ne servent à rien si nous n'enterrons pas tous les morts. Mais encore faut-il savoir mourir. « Tu cherchais le plus lourd fardeau : alors tu te trouvas toi-même » (Nietzsche).

*

Lorsque je dis que nous nous payons de mots, j'entends par là que nous vivons dans un monde imaginaire dont nous craignons l'accomplissement. A preuve cette attitude de plusieurs qui consiste à percevoir la question nationale comme une horloge qui retarde (par rapport à) leur développement individuel. Combien de fois, au cours des derniers mois, n'avons-nous pas entendu de tels propos : « Faisons l'indépendance et passons, pensons enfin à autre chose ! » ? Souhaiter l'avènement de l'indépendance pour en être enfin délivré n'est nullement paradoxal. Cela manifeste clairement que l'individu tend à se dissocier du collectif, refuse de s'identifier à un peuple dont les aspirations, si elles étaient réalisées, risqueraient de le précipiter au plus profond de lui-même, là où tout n'est pas qu'ordre et beauté, discours et université. Miron aurait-il crié dans le désert ? Croyons-nous encore « au salut par la calotte », et qu'il soit possible de collectionner bibelots ou théories lorsque tout notre être est encore le jouet de forces inconscientes ? Autrement dit, aussi longtemps que nous considérerons l'indépendance comme un phénomène exclusivement politique, notre action, même politique, est vouée à l'échec. Qu'on ne se méprenne pas : je ne prêche ni le retour à « la parole du pays » ni ne préconise quelque exercice désincarné de la liberté. L'un et l'autre nourrissent cet imaginaire dans lequel on se complait. Vivre l'exaltation du pays ou du mot, deux détours qui nous éloignent également de cette « dure réalité à êtreindre » dont parlait Rimbaud. Je sais, je me suis déjà moi-même réfugié dans la distinction spécieuse entre le guerrier et le prêtre, entre la fidélité au mot et au pays. Ma modeste participation au référendum m'aura appris que le véritable pouvoir commence lorsque le symbole s'abolit dans un corps et une âme, lorsque la chair et le verbe ne font plus qu'un. En termes moins lyriques, cela veut dire que l'indépendance politique du Québec ne se fera que le jour

où nous cesserons de projeter sur elle cette autonomie psychologique dont nous ne voulons pas encore payer le prix. D'où, entre autres raisons, le piétinement de la question nationale : elle est le terrain nécessaire d'un combat dont elle ne saurait tenir lieu. Donc, de grâce, qu'on cesse d'avoir honte d'un nationalisme qui, comme notre littérature, n'en finit plus de noyer les vraies questions dans quelques pouces de rêve. « Je ne suis pas plus intelligent que mon oeuvre » (Beckett).

*

Quel est ce combat dont nous nous dissimulons la véritable nature pour mieux l'éviter ? Quel est le prix de l'indépendance sur lequel nous chicanons sans cesse ? La réponse est simple : il s'agit du combat et du prix qu'exige tout processus par lequel un individu ou un peuple accède à la conscience en maîtrisant le réel dans lequel il s'insère. Les obstacles qui entravent cette « seconde naissance » du Québécois, Aquin (dont le destin n'est excentrique que pour ceux qui sont déjà morts) les a inventoriés avec une rare lucidité dans « la Fatigue culturelle du Canada français ». Mais quels que soient la complexité et le nombre des difficultés auxquelles nous sommes confrontés, elles ne pourront jamais expliquer notre échec. Vivre relève d'un choix qu'il est urgent de faire (il serait temps que nous cessions de nous croire immortels). Comme le dit Aquin, « les Canadiens français veulent simultanément céder à la fatigue culturelle et en triompher ». Je crains que nous ne soyons bientôt chassés de ces limbes où nous nous étions installés à demeure. L'histoire est une tenancière patiente et compréhensive, mais vient immanquablement l'instant où elle doit expulser les clients qui refusent de payer la note ou espèrent le faire avec des jetons émis par une révolution tranquille. En un mot, cela signifie que le Québécois devra sacrifier tous ses privilèges de parasite et toutes ces chères images qui lui masquent son infantilisme. Soyons plus précis : vouloir l'indépendance et vivre quotidiennement dans le confort matériel (ne rien vouloir perdre, ne pas vouloir plus), intellectuel (je me parle donc je suis, y'a rien là donc nous y sommes), psychologique (on aime ça d'même), spirituel (l'âme est un gène, Dieu est partout mais se lève à l'est),

politique (ne plus dire Québécois mais Québécois francophones), telle est l'imposture (ne craignez rien, la première pierre était pour moi) dans laquelle s'enracine notre ambivalence. Oui à tous les référendum, non à cette « guerre civile individuelle » (Aquin) qui mettrait peut-être fin à tous ces lendemains qui n'en finissent plus « de se laisser parler d'amour » comme une vieille fille sexagénaire (encore une image sexiste !). « L'enfer, c'est justement cette distance entre l'acte et la pensée, le temps pourri qui les sépare l'un de l'autre » (Abelio).

*

L'étapisme n'est pas qu'une stratégie politique. C'est aussi un art de la défaite. On l'a dit et répété sur tous les tons (rien de mieux que de répéter lorsqu'on ne veut pas être compris) : « les Québécois sont des artistes ». Eh bien, nous venons de le prouver une fois de plus. Notre art consiste à perdre des batailles que nous n'avons pas livrées. Voilà pourquoi sans doute nous sommes de si bons perdants. Nous sommes toujours au-dessus de la mêlée et nous prenons bien soin de ne lier notre sort qu'à la prochaine bataille tout en condamnant sévèrement ceux qui, *hic et nunc*, s'agitent dans la boue et parfois nous éclaboussent. Non, nous ne sommes ni fascistes, ni racistes, ni socialistes, ni indépendantistes. Nous voulons votre bien, votre mieux-être, votre égalité et croyons sincèrement que tout cela peut se faire par un réaménagement des pouvoirs, un nouvel équilibre des forces, une plus grande assiette fiscale, etc. Libre au P.Q. de se scandaliser de ce que le débat ait glissé dans l'irrationnel alors qu'il avait déployé tous ses efforts pour le maintenir sur le terrain neutre de la rationalité. Le NON avait raison : il n'y a pas de terrain neutre dès qu'il s'agit du sort d'un peuple, à moins de réduire ce dernier à une quelconque négociation syndicale. Le OUI et le NON ont tous deux refusé le risque, l'un au nom de l'avenir (demain la terre continuera de tourner), l'autre au nom du passé (la terre tourne déjà depuis un bon moment). Si bien que nous nous sommes retrouvés dans une situation paradoxale, où ceux qui préconisaient le changement laissaient à ceux qui le craignent le soin d'explorer l'inconnu. Plus on minimisait

l'enjeu véritable du choix, plus ce choix devenait terrifiant. Comme quoi il n'y a pas de meilleure façon de récolter la peur que de semer la prudence ! Non, la bataille n'a pas eu lieu, car seuls les tenants du NON l'ont prise au sérieux (mieux vaut mourir maintenant que demain), ceux du OUI n'y voyant qu'une guerre de chiffres et de mots entre technocrates qui s'entendent à merveille pour reconnaître que le café est excellent, la secrétaire jolie et l'égalité des peuples une bien bonne chose. Bref, il a été question de tout, sauf du destin du Québec. Le Québec pour quoi faire ? Etrange et inquiétant de vouloir un pays sans interroger ni cette volonté ni ce pays. C'est peut-être que cette interrogation nous obligerait à descendre trop bas et à nous élever trop haut, toutes choses également condamnables pour des esprits éclairés qui sont revenus de tout (la dimension religieuse et contestataire du Québécois, la psychologie du conquérant et du conquis, l'invention d'une nouvelle société, etc.) pour n'être allés nulle part (de colloques en revues, de charades en scolies). Une chose me semble certaine : les peuples et les individus (je viens d'apprendre que cette analogie serait d'essence fasciste) meurent dans la peur et naissent dans le risque. « Là où est le danger grandit le salut » (Hölderlin).